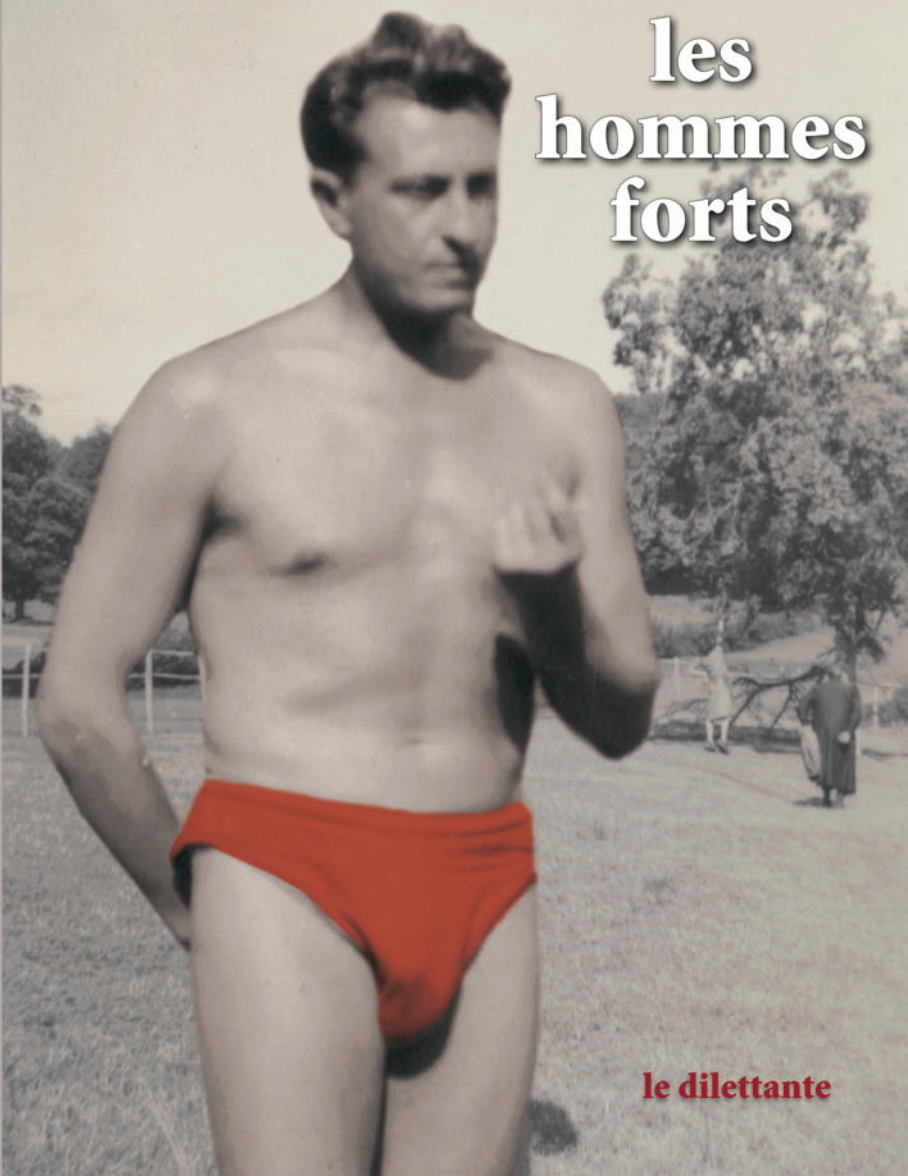


GEORGES MAGNANE

**les
hommes
forts**



le dilettante

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

- Des animaux farouches*, éd. Gallimard, 1978
Les Chers Collègues, éd. Albin Michel, 1963
L'amour tue vite et bien, éd. Albin Michel, 1958
Gagné-perdu, éd. Gallimard, 1954
Où l'herbe ne pousse plus, éd. Albin Michel, 1952
Le Génie de six heures, éd. Albin Michel, 1951
La Trêve olympique, éd. Albin Michel, 1950
Plaisir d'amour, éd. Gallimard, 1948
Le Bon Lait d'Amérique,
éd. La Bibliothèque française, 1946
Les Beaux Corps de vingt ans, éd. Gallimard, 1946
Gerbe Baude, éd. Gallimard, 1943
La Bête à concours, éd. Gallimard, 1941
Portonéro, éd. Gallimard, 1938
L'Épée du roi, éd. Gallimard, 1937

ESSAI

- Sociologie du sport : situation du loisir sportif dans la culture contemporaine*, éd. Gallimard, 1964

Georges Magnane

Les Hommes forts

Préface de Thomas Bauer

le dilettante
19, rue Racine
Paris 6^e

Les Hommes forts a paru pour la première fois en 1942
aux éditions Gallimard.

© le dilettante, 2014
ISBN 978-2-84263-801-6

Préface

Lorsqu'il publie Les Hommes forts en 1942, Georges Magnane n'est plus un illustre inconnu. L'année précédente, il avait fait paraître à la NRF un roman surprenant et massif, La Bête à concours, qui avait fait sensation auprès de la critique littéraire, à tel point qu'il faillit décrocher le Goncourt. Dans ce livre il remettait en cause, avant la lettre, l'enseignement supérieur français en donnant, à travers le portrait d'un agrégatif suant sang et eau pour avaler toute la matière du fameux concours, une peinture assez noire du monde étudiantin. Pierre Mac Orlan salua d'emblée la marque d'un grand écrivain : « Je ne crois pas avoir lu depuis longtemps un roman français de cette valeur » précisait-il ainsi, le 19 septembre 1941, dans la rubrique « Les Belles-Lettres » des Nouveaux Temps. Il reconnaissait que ce roman,

résultat d'une plume très personnelle et d'une connaissance parfaite du sujet, était « dépouillé de toutes concessions au monde littéraire ». Les Hommes forts, dans un style différent, est un texte plus lumineux, plus aéré mais non moins dramatique, où l'amour du sport apparaît comme une révélation et un nouvel état d'esprit pour une partie de la jeunesse française de l'époque. De l'agrégation au sport il n'y a parfois qu'un pas, ou plutôt une foulée, d'autant plus pour un auteur qui s'inscrit d'une certaine manière dans le sillon des écrivains sportifs (Cravan, Montherlant, Giraudoux, Morand, Prévost ou Kessel), même si une note de l'éditeur Gallimard, dans un prière d'insérer, mentionne qu'un « roman ne saurait être sportif, pas plus que bourgeois ou paysan ; il existe en tant que création artistique, ou il n'est rien ! »

Né en 1907 à Neuvic-Entier, en Haute-Vienne, dans un petit hameau où la vie était rythmée par les saisons et les travaux agricoles, Georges Magnane – de son vrai nom René Catinaud – réalise un beau parcours scolaire. Dès ses premiers pas à l'école communale de La Veytizou, il montre des aptitudes certaines et une sensibilité

pour la lecture, même si son institutrice déplore son côté rêveur et bagarreur. Voyant en lui un garçon attachant et intelligent, elle l'encourage vivement à passer le concours de boursier afin qu'il poursuive sa scolarité ; peu de temps après, il entre à l'école primaire supérieure de Saint-Léonard-de-Noblat en tant que pensionnaire, comme l'avait été son frère Adrien, où il grandit au contact des enfants de la petite bourgeoisie locale, avant d'entrer à l'École normale d'instituteurs de Limoges. Une fois sa formation terminée, il part continuer ses études supérieures à Paris puis à Oxford, avant de décrocher l'agrégation d'anglais en 1932 et d'embrasser la carrière de professeur – en particulier au lycée Pasteur de Neuilly-sur-Seine. Ses élèves garderont de lui le souvenir d'un homme qui savait se faire respecter avec sa « carrure de catcheur », son mètre quatre-vingts et ses quatre-vingt-cinq kilos.

Ce n'est qu'à la fin des années 1930 qu'il se lance dans l'écriture de romans psychologiques (L'Épée du roi, Portonéro, La Bête à concours, Les Hommes forts, Gerbe Baude, Les Beaux Corps de vingt ans, etc.) où il revient tantôt sur sa jeunesse en Limousin, tantôt sur son parcours de jeune lettré, avec cet esprit de révolte qui

le caractérise. Une décennie faste, en somme, au cours de laquelle ses textes trouvent un écho favorable auprès des éditions Gallimard, puis chez Albin Michel où il fait paraître son étonnant roman OÙ l'herbe ne pousse plus qui évoque le drame d'Oradour-sur-Glane. Parallèlement à cette activité romanesque, Georges Magnane œuvre dans plusieurs directions, rédigeant une série de nouvelles (Jalousie, D'avoir peur, Fascicule 8, Le Troisième Jour, Fraternité, etc.) dont il destine la primeur aux journaux, s'aventurant comme scénariste avec l'adaptation de son roman Gerbe Baude (tourné à Eymoutiers et réalisé en 1946 par Jacques Séverac sous le titre Nuit sans fin), ou s'essayant comme dramaturge avec la conception de pièces pour la scène et la radio-diffusion (Jeux de massacre, Les Diables de Carton, Vanina et le bonheur, Don Juan, etc.).

Au cours des années 1950, Georges Magnane effectue un virage dans sa carrière. Il ralentit sa production romanesque pour se consacrer à un nouveau sujet, l'étude de la pratique sportive pour laquelle il montre un intérêt grandissant. Fort de son expérience (athlète, rugbyman, nageur, rameur, boxeur, judoka) et ayant consacré de belles

pages au sport dans ses romans, il décide d'étudier scientifiquement ce phénomène social et culturel au point de devenir, en France, un des pionniers de la discipline. Il obtient un détachement de trois ans au CNRS et travaille, sous la direction de Georges Friedmann, au sein de l'équipe « Sociologie du loisir et des modèles culturels » aux côtés de Joffre Dumazedier, Edgar Morin et Roland Barthes. Son essai novateur, Sociologie du sport, paraît en 1964 dans la collection « Idées » de la NRF et connaît un grand retentissement y compris à l'étranger.

Enfin, dans les années 1970, Georges Magnane épouse, outre ses activités de professeur, de romancier et de sociologue, celle de traducteur de littérature américaine. Littérature qu'il avait découverte lors de sa formation et revisitée quand, sur les conseils de son ami Jean-Paul Sartre et à la demande de Georges Limbour, il s'était rendu en Californie, dans l'après-guerre, pour donner plusieurs conférences sur la création française contemporaine. Il traduit ainsi certains textes de James Morris, Iris Murdoch, Mary Gordon, John Updike, Truman Capote, John Kenneth Galbraith, Philip Roth, Vladimir Nabokov et Ernest Hemingway.

Cette intense et éclectique activité, que confirment ses correspondances avec des écrivains de renom (Jean-Paul Sartre, Raymond Queneau, Louis Aragon, Jules Romains, Daniel-Rops, Maurice Nadeau ou Léon-Gabriel Gros), des directeurs de théâtre et comédiens (Pierre Dux, Charles Dullin, André Barsacq, Pierre Fresnay), reflète le portrait d'un homme partagé et constamment tiraillé – entre ses origines paysannes et sa vie parisienne, son combat contre l'injustice sociale et son besoin de reconnaissance, son désir d'écrire et sa passion pour le sport.

Sa vie bascule le jour où il découvre qu'il est atteint de spondylarthrite ankylosante, une maladie inflammatoire et dégénérative de la colonne vertébrale. Ironie du sort, ironie du sport, lui qui avait fait de l'activité physique un pilier de son existence, remet violemment en cause son utilité, en aquoiboniste comme le dirait Serge Gainsbourg. « Si j'avais su, répétait-il alors, je n'aurais jamais fait autant de sport. » Le temps lui étant désormais compté, il décide de revenir une dernière fois sur les traces de son passé afin de revisiter le chemin parcouru et saisir davantage le sens de son

déracinement. Ces souvenirs, publiés en 1978 sous le titre ironique *Des animaux farouches en référence aux Caractères de La Bruyère*, constituent un testament philosophique et une clé de lecture de son œuvre. Les épisodes qu'il romance le ramènent dans le Limousin de son enfance et révèlent, par une écriture d'une grande qualité et par un style solide, sa profonde humanité dont la lucidité peut parfois paraître cruelle. Après plusieurs années de souffrance, drogué à la cortisone, couché à plat ventre et le dos maintenu par une ceinture abdominale, il s'éteint en 1985 à Neuilly-sur-Seine.

En plaçant une partie de son œuvre sous le signe du sport, et en particulier *Les Hommes forts*, Georges Magnane a choisi de parler d'une passion qui l'animait depuis ses années d'apprentissage en Limousin où, enfant, il se mesurait en combats singuliers avec les jeunes paysans de sa région avant d'admirer, lorsqu'il était écolier, les manifestations sportives locales. « Le premier héros que je rencontrai hors d'un livre était coureur cycliste » écrit-il ainsi pour ouvrir son roman. Le narrateur donne ses impressions de potache découvrant le sport, d'abord spectateur au passage de quelques « géants de la route », lecteur et collectionneur du

Miroir des Sports, puis débutant dans un club de rugby et d'athlétisme, avant de découvrir avec ferveur les joies de l'aviron. Car Georges Magnane était familier avec ce sport – « mon sport favori » disait-il –, qu'il a découvert à l'université d'Oxford avant d'en poursuivre la pratique régulière en France. Dans *Les Hommes forts*, il sublime le « huit » avec un tel éclat que les corps robustes en mouvement se métamorphosent en un personnage à part entière. Par un style fluide et fort, il rend ce sport accessible et communicable en offrant au lecteur la possibilité de ressentir la réalité même de l'effort athlétique et mental d'un rameur. La partie la plus attachante du roman correspond effectivement aux épisodes proprement sportifs telles les séances d'entraînement et les compétitions sous les couleurs du Rowing Club de Marseille, et particulièrement le passage central, l'épreuve du championnat de France de yole à Monte-Carlo. Georges Magnane explore ici un tissage subtil entre l'intime et l'universel, et se place dans la lignée d'un Dominique Braga (5000) ou d'un Jean Prévost (Plaisirs des sports) préconisant de mémoriser les sensations que procure l'exercice physique afin de retranscrire « l'image juste plutôt que l'image neuve ».

Mais le sport, c'est aussi une « grande fraternité », une camaraderie « ni indiscreète, ni sentimentale » souligne l'auteur, qui respecte l'homme d'autant mieux qu'elle le soumet « à une plus rude discipline ». La critique de l'époque ne pouvait être que sensible à cet idéal de l'« athlète complet », et ce dans la mesure où les discours en faveur de la Révolution nationale encourageaient haut et fort la pratique sportive et la morale de l'effort. La direction de l'Éducation générale et des sports n'avait-elle pas justement choisi, pour illustrer ses instructions officielles du 1^{er} juin 1941, cette maxime héritée de l'hébertisme : « Être fort pour mieux servir » ? Mais il est difficile de trouver dans le roman de Georges Magnane une adhésion explicite à l'idéologie dominante. Et c'est sans surprise que, malgré l'originalité et la qualité du récit, le jury du Grand Prix de littérature sportive lui préféra le livre de Maurice Pefferkorn, Football,*

* L'hébertisme est une méthode d'éducation physique développée par Georges Hébert (1875-1957). Consistant en une série d'exercices simples (marche, saut, nage, etc.) effectués en plein air, cet entraînement valorise la formation de l'athlète complet et fut promu méthode nationale sous Vichy. Il a pour maxime : « Être fort pour être utile. »

joie du monde, un auteur sans doute plus conforme aux idéaux de l'époque.

Ce roman fut jeté sur le papier en l'espace de quelques semaines seulement, entre février et mars 1942, et devait être initialement une nouvelle comme l'atteste le manuscrit original – conservé à la Bibliothèque francophone multimédia de Limoges. Le titre choisi et consigné, sans rature ni modification d'aucune sorte, était accompagné d'une version en anglais : Strong and Silent. Dès la conception de l'histoire, l'angliciste Georges Magnane avait sans doute envisagé une traduction possible outre-Manche. Chose étonnante s'il en est, la version anglaise du titre répond beaucoup mieux à l'esprit du roman. Si le héros reste en colère face aux agissements intolérables de son ami, y compris à la fin de l'histoire où il se dit qu'il aurait dû lui flanquer son poing à la figure, il n'en reste pas moins silencieux ; cela résume en définitive cette dialectique entre la force physique et le silence, signe parfois d'impuissance. Ce texte serait-il alors une belle occasion, pour l'auteur, de faire son autocritique ? Sachant que Georges Magnane a écrit de nombreux romans à clés où il relate ses infortunes amoureuses, avec cynisme

bien souvent, ne faut-il pas voir, là, un épisode de son histoire personnelle? Une petite indication à l'encre bleue inscrite dans la marge du manuscrit original mentionnant « Je = Georges », sous-entendu Magnane, le laisse penser. Au lecteur d'en décider.

Thomas Bauer

Le premier héros que je rencontrai hors d'un livre était coureur cycliste. Ce dimanche où j'assistai à l'arrivée d'une « grande course de trois cents kilomètres avec plus de deux cents partants », je me sentais particulièrement athlétique. J'avais, deux ou trois jours plus tôt, au collège, gagné le soixante mètres à la composition de gymnastique des sixièmes. Je promenais donc avec satisfaction un petit corps qui, dépouillé de son avantageux uniforme à boutons dorés, pesait à peine trente kilos.

Il pleuvait. La route sablonneuse ressemblait, dans la ligne droite de l'arrivée, à une longue ornière jaunâtre. Avec mon ami Mortereau je m'abritais tant bien que mal sous la corniche de l'établissement de bains-douches.

Le pion Fil-à-Beurre brandissait un parapluie bleu assez large pour protéger trois de ses chouchous. Sur ce parapluie, nous avions épuisé toute notre réserve de plaisanteries. Chaque fois que Fil-à-Beurre tournait vers nous sa petite figure hargneuse, ornée de minuscules moustaches en queue de cochon, Mortereau continuait à me pousser du coude, mais je n'avais plus envie de rire. J'avais trop froid aux pieds et j'étais trop occupé à renifler et à me moucher. La masse des collégiens s'était réfugiée sous les bâches abandonnées depuis longtemps par les marchands de nougat, de massepains et de caramels. Mais nous, les vrais sportifs, nous tenions à rester en face des poteaux d'arrivée. Les officiels, recroquevillés sous leurs parapluies, injuriaient les spectateurs qui débordaient à chaque instant sur la route : « Voyez-moi ces idiots. Avec ce temps-là, les coureurs n'arriveront pas avant une heure. Ils ne peuvent déjà pas se tenir tranquilles. Il va y avoir une bonne demi-douzaine de pelles ; ça va être une belle pagaille. Qu'est-ce qu'ils foutent donc, les braves gendarmes ? » Les braves gendarmes buvaient des grogs dans un bistrot. De temps

en temps, le plus brave d'entre eux risquait sous l'averse un képi timide, puis disparaissait aussitôt.

Ces médiocres détails laissaient intact mon enthousiasme. De temps en temps, je palpais dans ma poche les photos des « géants de la route » que j'avais découpées dans *Le Miroir des Sports*. Cinq coureurs du Tour de France étaient engagés. Entre autres le célèbre Bellanger. Quelle fête ! Tout en raffermissant ma casquette alourdie qui me meurtrissait les oreilles, j'essayais d'imaginer la silhouette courbée du champion, ses jambes rapides et souples comme des leviers bien huilés, infatigables, son visage de bronze qui fendait la brumaille et le vent. J'aurais bien voulu savoir ce qu'en pensait Mortereau, qui faisait une drôle de grimace sous sa visière cassée en forme de toit pointu (c'était le grand chic au collège de Saint-Nicolas). Mais je ne trouvais à lui poser que des questions de ce genre : « Tu crois pas qu'ils doivent en mettre un sacré coup ? » Il réfléchissait longuement et répondait : « Je crois qu'ils vont arriver sales comme des cochons. » C'était aussi mon avis et je pensais que Mortereau était un type épatant.

Et, tout d'un coup, il me sembla que tout le monde se mettait à sauter sur place. Un énorme cri montait. Quelque chose comme : « Hé! Hi! Hoû! Hâ! Lé-ou-à-là! » D'abord parut une voiture couverte de boue d'où jaillirent deux hommes en gros pardessus à martingales. Ils crièrent : « Attention! Attention à l'arrivée! » Et puis, dans un soudain silence où des centaines de poitrines respiraient toutes ensemble, je vis s'avancer trois silhouettes noires qui portaient à peine sur le sol, me semblait-il, comme si elles étaient montées sur patins. De chaque côté de la roue, les jambes montaient, descendaient, montaient, descendaient, comme des bielles affolées. Ils foncèrent sur nous dans une rafale d'éclaboussures jaunes. « Bellanger! » crièrent en même temps les deux hommes en gros pardessus. Le second était déjà là : « Hilarion. » Puis le troisième : « Valadas. » Je ne vis plus rien. Le public avait envahi la route. Tout le monde criait, riait, gesticulait. Ce Valadas était un tout jeune coureur de Saint-Nicolas. Qu'il eût pu s'accrocher pendant les trois cents kilomètres, arriver à quelques secondes du prestigieux Bellanger, c'était un grand